

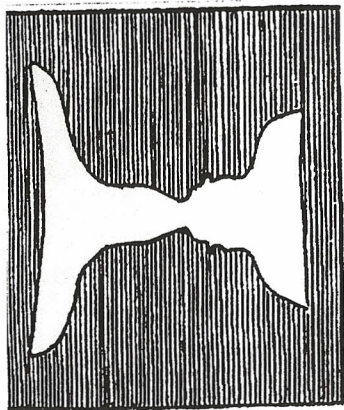


Fig. 4. - Figure et fond. Vase ou double profil humain (d'après Rubin).

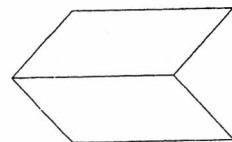
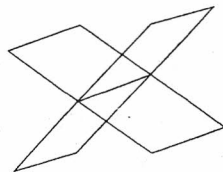
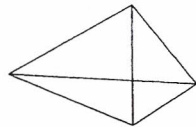
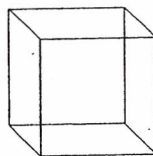


Fig. 7. - Figures géométriques à relief ambigu. Noter le changement d'aspect sensible de la figure, suivant qu'une arête est vue en avant ou en arrière.

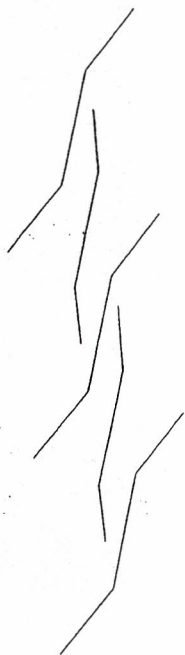


Fig. 13. - Les segments moyens des lignes brisées ne paraissent pas parallèles.

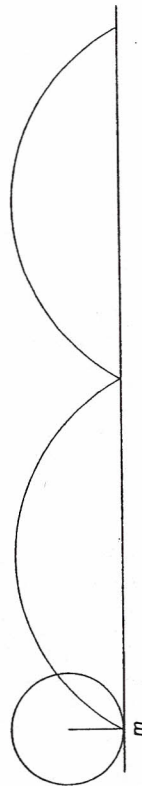
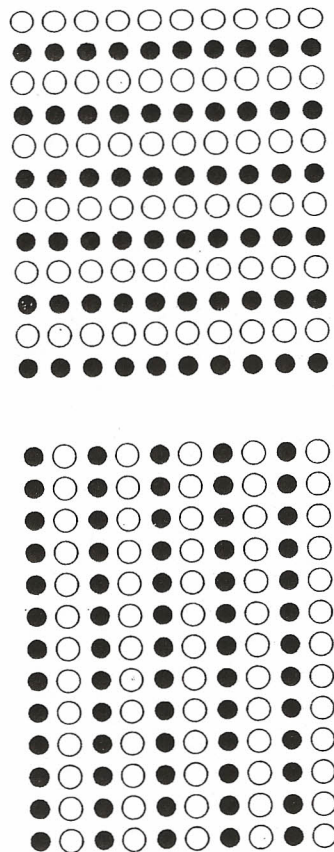


Fig. 21. - Forme de la trajectoire réelle (cycloïde) du point m , quand le cercle roule sur la droite.

L'ATTITUDE ÉTHOLOGIQUE

Quand les goélands planent à la pointe rocheuse de Porquerolles, qui pourrait penser qu'ils nous posent un problème anthropologique ? Qui oserait penser à l'évitement de l'inceste ?

Ce n'est pas simple d'en faire l'observation car il s'agit de voir quelque chose qui ne se passe pas : un non-événement.

Pour observer qu'un fils chimpanzé refuse de s'accoupler avec sa mère, il faut surveiller les deux animaux lors de leur période sexuelle. Il est facile de voir que les callosités fessières de la femelle se colorent en rose sous l'influence des hormones. Il est aisé de voir comment elle sollicite les mâles en marchant vers eux à reculons et comment ils s'intéressent vivement à ce gonflement coloré inhabituel.

La surprise naît dès que l'observateur remarque que le fils chimpanzé se cache la tête dans les bras, détourne son regard et se blottit dans un coin tant que sa mère batifole.

Quand les goélands posent un problème anthropologique.

Dès la fin de la période sexuelle, le jeune mâle s'approche à nouveau de la femelle calmée, lui fait quelques sourires, lui offre quelques fruits et recommence à la toiletter.

Pour observer l'évitement de l'inceste, il a fallu remarquer un comportement particulier entre un jeune mâle et une femelle, en le comparant avec les autres comportements de rencontre des animaux du groupe et surtout, connaître les individus depuis leur naissance, pour savoir que ce jeune mâle était le fils, et cette femelle, sa mère.

Pour observer ce non-événement, il a fallu adopter une attitude mentale particulière qui consiste à analyser ce qu'on a sous les yeux et à le situer dans l'histoire qu'on a eue sous les yeux, à savoir : suivre l'évolution d'un individu, sa diachronie, la manière dont un comportement s'est développé en lui, pour donner sens à ce qui se manifeste à un moment précis, dans la synchronie des animaux entre eux.

Pour observer l'évitement de l'inceste dans cette petite famille chimpanzé tellement œdipienne, il a fallu beaucoup de lenteur et une grande paresse.

Voilà pourquoi les psychanalystes et les scientifiques qui sont gens pressés, beaucoup trop courageux, ignorent encore que les animaux ne réalisent pas l'inceste en milieu naturel.

Un jeune goéland bagué de rouge marche vers son nid disposé bien à plat sur le bord d'un chemin. Une femelle baguée de jaune se pose près de lui et s'approche en miaulant.

Ces goélands vivent en couple depuis deux mois. La couleur des bagues permet de savoir qu'ils sont nés dans ce territoire de la pointe des Mèdes.

Après un long voyage par-dessus les Pyrénées jusqu'en Atlantique, ils sont revenus fonder une famille dans le site où ils sont nés et où leur enfance les a attachés. C'est un couple de jeunes car ils portent encore quelques plumes brunes sur le bord antérieur de leurs ailes, alors que le plumage des adultes est d'un blanc impeccable, frangé de gris pâle.

Cet hiver, ils ont voisiné sur les plages de l'Atlantique avec des goélands venus d'Angleterre^{1*}.

Malgré leur génétique, leur anatomie et leurs comporte-

* Les notes du chapitre commencent p. 22.

ments communs, les deux populations de goélands ne se sont pas mélangées. On dit que leurs cris n'ont pas le même accent et que cette étrangeté les intimide².

Au printemps, ils sont revenus sur leur site de naissance et là, ils se sont reconnus. Le contexte territorial, les rochers blancs, la direction du vent, les griffes de sorcières ont constitué pour eux le sentiment de familiarité qui, en les sécurisant, a permis la parade sexuelle.

Quand le mâle bagué de rouge a marché vers son nid, la femelle est venue se poser près de lui sans la moindre hésitation.

Les couples se reconnaissent de loin grâce à l'expression de leur visage. Moi qui croyais que tous les goélands se ressemblaient, il a bien fallu admettre que chaque visage est particulier et que les goélands se reconnaissent entre individus.

Pour un œil humain, les mâles et les femelles sont identiques, alors que, pour les oiseaux, la différence est évidente. Les femelles, plus petites, ont une tête plus ronde et surtout manifestent des comportements de femelle³. Chez les goélands, c'est la femelle qui prend l'initiative de la parade sexuelle. Dès qu'elle repère le mâle convoité, elle rentre son cou, dispose son corps à l'horizontale et pousse des cris, doux, brefs, peu sonores qui évoquent la posture et le cri des petits quand ils quémandent des aliments.

Le mâle ému étire ses ailes, tend le cou et miaule longuement. Si par bonheur un autre mâle passe par là, le couple va l'attaquer. Ainsi unis par cette agression commune, les partenaires se dirigent vers un espace plat et commencent la construction de leur nid.

Il faut que le mâle convoité soit voisin. Bagué de jaune comme cette femelle, il risquerait d'avoir été élevé par les mêmes parents, et les très fréquents conflits entre frères et sœurs provoquent une haine qui les sépare.

A Hendaye, en revanche, l'accent des goélands anglais crée une sensation d'étrangeté qui intimide les goélands marseillais et empêche les parades sexuelles⁴.

Pour être convoité, le mâle doit se situer à la bonne distance émotive. Trop proche, l'excès de familiarité favorise

l'expression de l'hostilité. Trop loin, l'étrangeté de son accent et de certains comportements différents inhibe les tentatives d'approche.

Se trouvent ainsi réalisées les conditions sociales, écologiques et génétiques qui empêchent la réalisation de l'inceste chez les goélands.

En 1949, Lévi-Strauss⁵ avait donné à la prohibition de l'inceste le pouvoir de « marquer le passage de la nature à la culture », de l'animalité à l'humanité.

Depuis 1987, les goélands comme la plupart des animaux, contestent Lévi-Strauss. Le choix sexuel entre animaux adultes est loin de se faire au hasard. Il y a des règles biologiques, écologiques, sociales et historiques qui contraignent les animaux à choisir leur partenaire au sein d'un tout petit nombre de possibles. L'endogamie, l'accouplement avec des partenaires issus du même groupe est très rare en milieu naturel⁶, alors que la réalisation de l'inceste chez les humains est beaucoup plus fréquente qu'on ne le dit⁷.

Pour être logique, il faudrait en conclure que les animaux sont plus cultivés et plus humains que les hommes.

Le piège réside dans la manière de poser la question, car nous, humains, ne pouvons décrire ce que nous observons qu'en nommant les choses. Il y a toujours un moment où l'on finit par parler et mettre en mots ce qu'on observe. Nous introduisons de ce fait une trahison supplémentaire dans nos observations. Un fils goéland ne s'accouple pas avec sa mère, mais au cas où il le ferait, réaliserait-il un inceste ? C'est l'observateur humain qui nomme « inceste » cet acte sexuel. Ce n'est donc pas l'acte qui marque le passage de la nature à la culture, c'est le fait de dire que cet acte est un « inceste » et de l'interdire.

On pourrait même renoncer à la coupure radicale entre l'homme et l'animal. Dans cette optique, on pourrait décrire le programme commun du vivant en même temps que la spécificité de chaque être vivant. Tous les vivants possèdent en commun la nécessité de sélectionner certaines informations matérielles hors du réel, pour en tirer de l'énergie et s'y adapter. Mais chaque être vivant organise sa propre façon de traiter l'information selon la structure de son cerveau et de sa personne.

En ce sens, le mot « animal » réfère aux êtres vivants qui ne sont ni plantes ni hommes. L'animal, ce « non-homme », connaît une diversité si grande que l'idée d'un être animal renvoie à des manières d'être vivant prodigieusement différentes. Si l'on oriente notre appareil à percevoir le monde vers la molécule, la paroi membranaire et les échanges de matière, on va découvrir que l'aplysie, sorte de limace de mer, sécrète dans sa synapse – cet espace entre deux cellules nerveuses – la même molécule d'acétylcholine que l'homme⁸. Ce qui ne permettra pas d'en déduire que l'homme est une aplysie. Quand Freud a découvert que les cellules nerveuses des anguilles avaient la même forme que les cellules nerveuses humaines⁹, il n'a jamais confondu un homme avec une anguille, il n'a jamais couché une anguille sur son divan, et pourtant... leurs cellules nerveuses ont la même forme !

Si bien que la distinction entre l'éthologie animale et l'éthologie humaine n'a plus grand sens aujourd'hui. On parlerait plutôt de l'ouverture éthologique sur une discipline auparavant constituée. Quand les psychologues appliquent à leur objet de science l'attitude et la méthode éthologiques, on parle d'éthopsychologie. Les anthropologues qui consacrent une grande partie de leur travail à faire des observations non verbales, font de l'étho-anthropologie. Quand les linguistes observent les comportements lors des actes de paroles ou des scénarios lors des conversations, ils font de l'étholinguistique. Les urbanistes font de l'étho-urbanisme, les neurologues de l'éthoneurologie et les psychanalystes de l'éthopsychanalyse.

Freud écrivait à Martha sa fiancée : « J'étais mû par une sorte de soif de savoir, mais qui se portait plus sur ce qui touche les relations humaines que sur les objets propres aux sciences naturelles, soif de savoir qui n'avait d'ailleurs pas encore reconnu la valeur de l'observation¹⁰... » C'est pourquoi, lorsque Victor Frankl, âgé de seize ans en 1921, envoie à Freud un article sur « L'origine des mimiques d'affirmation et de négation », Freud, enchanté de voir une méthode d'observation naturelle appliquée aux relations humaines, le fait aussitôt paraître dans le *Journal international de psychanalyse*¹¹.

L'ouverture
éthologique.

Après-guerre, René Spitz réalise une observation des sourires du nouveau-né, carrément inspirée par les méthodes de Niko Tinbergen sur le déclenchement de la becquée des petits goélands. Ce grand psychanalyste a décrit plus tard les comportements anaclitiques des enfants abandonnés qui, privés de la base de sécurité du corps maternel, n'ont pu y étayer leurs développements. Par son observation des réactions de peur chez l'enfant, il a décrit aussi les comportements d'angoisse devant l'étranger et leur apparition soudaine lors de la période sensible du huitième mois ¹².

Tous ces psychanalystes ont pu réaliser ces observations directes parce qu'ils avaient en tête une théorie psychanalytique qui leur permettait de penser l'homme en termes d'histoire. Ainsi ont-ils pu partir à la recherche des racines précoces d'un trouble qui ne s'exprimera que beaucoup plus tard ¹³.

John Bowlby, en 1969, renforce cette attitude éthopsychanalytique : « Il est certain que si la psychanalyse veut parvenir à prendre rang dans les sciences du comportement, il faut qu'à sa méthode traditionnelle s'ajoutent les méthodes éprouvées des sciences naturelles ¹⁴. »

Actuellement de grands noms de la psychanalyse se forment à l'éthologie. Pour soigner, ils peuvent ne pas modifier leur manière de pratiquer la psychanalyse, mais s'ils veulent en faire une science, ils doivent adopter une attitude qui leur permettra de trouver d'autres hypothèses, ils doivent apprendre une méthode d'observation pour découvrir des faits différents et proposer des causalités nouvelles ¹⁵.

Comment vient-on à l'éthologie, cette psychologie du comportement qui cherche à observer les êtres vivants dans leur milieu naturel ?

L'histoire est née avec Konrad Lorenz.

Dans les années 30, cet Autrichien, déçu par la médecine, effrayé par la psychiatrie de son époque, a décidé de vivre en compagnie des choucas et des oies cendrées ¹⁶. Le simple fait de partager avec ces animaux sa maison, sa salle à manger et l'escalier qui mène aux chambres a énormément changé son regard d'observateur.

La vie quotidienne avec ces oies cendrées lui a permis de comprendre l'importance de la vie affective et sociale de ces animaux. Lorenz raconte la vie sentimentale d'une oie tendrement élevée par un couple de parents fidèles ¹⁷. Lors de sa puberté, la petite oie s'oppose vivement à ses parents : elle refuse de les suivre et se rebiffe. Les parents, d'ailleurs, deviennent rejetants. Ils recommencent à se courtiser et la petite oie les gêne dans leurs danses de parade. Ils la menacent au moindre événement, si bien que le plus naturellement du monde, l'adolescente se voit dans l'obligation de quitter ses parents.

Ce récit naïf d'un conflit de générations chez les animaux a stimulé nombre de chercheurs et leur a permis d'observer comment ce comportement participait à l'inhibition de l'inceste. Konrad Lorenz, dès 1936, avait décrit chez les oies cendrées l'absence de relation sexuelle entre un fils et sa mère. Mais pour ce faire, il fallait introduire l'histoire dans l'observation, comme l'avaient déjà proposé les psychanalystes. Il fallait vivre avec les êtres observés, partager leur quotidien et analyser le banal.

Dans la vie quotidienne, l'attitude mentale de l'observateur organise l'observation. Quand il dit : « Tous les Chinois se ressemblent », il signifie par cette phrase qu'il réduit la personne observée à quelques indices réellement perçus. Il a sensoriellement perçu la couleur jaune de leur peau, l'aspect bridé de leurs yeux noirs et leurs cheveux lisses ¹⁸. A partir de ces quelques informations biophysiques réelles, il a synthétisé une catégorie « chinois » qui, en effet, est porteuse de la même longueur d'onde réfléchie par la peau, de la même forme d'yeux et de la même couleur de cheveux.

Mais si l'on vit avec des Chinois, si l'on partage la même chambre, les mêmes repas, le même métier, on va découvrir de très grandes différences entre leur manière de manger, de dormir et d'établir des relations affectives. On va chercher à comprendre le sens d'un geste offrant un verre d'alcool, d'un sourire au moment où l'on se sent découragé, d'une sonorité verbale incompréhensible mais signifiant pourtant un plaisir d'amitié ou de haine. Cette manière de vivre au quotidien avec les Chinois va radicalement changer l'observation de l'observateur.

Désormais les Chinois ne se ressemblent plus. On en voit des grands, des gentils, des tristes, des paresseux... La manière d'observer a personnalisé les Chinois.

Dans le plat pays de Camargue, il suffit de monter sur un tabouret pour changer le paysage et voir jusqu'à la mer, comme l'ont fait Konrad Lorenz avec ses oies cendrées et notre voyageur avec ses Chinois. Par le simple changement d'attitude de l'observateur, l'être observé change de forme.

C'est ainsi que le fait d'être amoureux me pose un problème d'ordre épistémologique.

Quand je vois tomber la femme que j'aime, je n'arrive pas à penser qu'elle tombe en fonction de $1/2 mV^2$! Je n'arrive pas à me représenter celle que j'aime, sous forme d'un poids soumis à l'attraction terrestre. Quand elle tombe, je ressens une émotion tendre et angoissée, je me précipite pour l'aider, espérant qu'elle ne s'est pas blessée. $1/2 mV^2$ n'a aucune pertinence dans mon état amoureux, et quand on donne à $1/2 mV^2$ une valeur explicative pour la chute de la femme que j'aime, je suis scandalisé. Admettre qu'elle tombe en fonction de $1/2 mV^2$, c'est faire de la femme que j'aime l'analogue d'un caillou. C'est disqualifier l'émotion que je ressens pour elle, réduire à néant la douce idée qui m'envahit. C'est dire que je suis amoureux d'un caillou. Réduire la femme que j'aime à une loi commune aux cailloux et aux femmes aimées, c'est dénier ma représentation amoureuse, ma vie intime et psychologique.

Je déteste ceux qui, voyant tomber la femme que j'aime, déclarent : « Elle tombe en fonction de $1/2 mV^2$! »

Et pourtant... elle tombe!

L'objet observé n'est donc pas neutre, l'observateur, selon son état sensoriel ou neurologique, selon la structure de son inconscient, sélectionne certaines informations à partir desquelles il crée une représentation qu'il nomme « évidence ».

Mais l'évidence n'est pas évidente. Certains observateurs sont scandalisés par la réduction de la chute de la femme qu'ils aiment à une loi physique, alors que d'autres observateurs effrayés par leur propre affectivité, se sentent libérés par cette loi générale.

Le fait
d'être
amoureux
pose un
problème
épistémolo-
gique.

Le premier temps de l'observation éthologique serait une observation naïve. Mais l'on voit qu'elle n'est pas si naïve que ça, puisque « la chute de la femme que j'aime » nous a fait comprendre qu'une observation, c'est l'effet que produit l'observé sur l'observateur.

L'éthologie propose alors un deuxième temps, une série d'observations dirigées qui vont tenter d'analyser certaines variables.

Sachant que $1/2 mV^2$ est une loi générale qui s'applique à tout corps tombant, j'ai dirigé mon observation expérimentale dans trois situations :

1. J'ai donné un coup de pied dans un caillou : connaissant le poids du caillou, les lois de l'attraction terrestre, la force et la direction de mon coup de pied, j'ai pu prévoir la trajectoire du caillou avec une précision balistique qui m'a donné une grande satisfaction.

2. J'ai donné le même coup de pied dans un chien :

a) Quand le chien est situé sur mon territoire : j'ai observé que ce chien se déplaçait beaucoup plus loin que l'avait prévu la force mécanique de mon coup de pied.

b) Quand le chien est situé sur son propre territoire : à ma grande surprise, c'est moi qui me suis déplacé vivement en sens inverse de celui qu'aurait pu laisser prévoir la direction de mon coup de pied.

3. J'ai donné le même coup de pied dans la femme que j'aime et j'ai observé :

a) Une réaction vocale et verbale : « Aïe! Ça va pas non! »

b) Une interprétation : « Ma mère m'avait bien dit qu'un jour tu me ferais un truc comme ça! »

c) Un déplacement très différent de ce qu'avaient prévu la force et la direction de mon coup de pied : « Je retourne chez ma mère » (à 800 km de mon coup de pied!).

Cette petite fable signifie que l'observation est un acte de création qui doit rester adéquat aux lois générales.

La méthode scientifique nous a appris à cliver les objets d'observations en différents niveaux d'organisation qui ne sont pas exclusifs les uns des autres. C'est la méthode qui est exclusive et non l'objet observé. Le fait que la femme que

j'aime ait interprété mon coup de pied ne l'a pas empêchée de recevoir l'impact mécanique de ce coup de pied. Les lois mathématiques ont expliqué la force de mon coup de pied, mais c'est plutôt l'idée que ma femme se fait de notre vie conjugale qui a expliqué son interprétation et ses décisions comportementales.

Dans les milieux « psy », il y a toujours un adorateur de la molécule pour expliquer un comportement par l'effet d'un produit biologique : « Si le cerveau de votre femme avait sécrété moins de dopamine, elle n'aurait même pas eu la force de décider son retour chez sa mère. » Cet argument est pertinent ; en effet, les mélancoliques et les déments dont le cerveau ne sécrète plus assez de dopamine n'interprètent plus leurs perceptions et n'agissent plus dans leur monde.

Les vénérateurs du symbole s'indignent contre ce molecularisme et soutiennent que l'homme est autre chose qu'une molécule. Cet argument paraît tout autant défendable.

Les adorateurs de la molécule ne détiennent pas plus la vérité que les vénérateurs du symbole. L'observateur a choisi son niveau d'observation en fonction de ce qu'il sait et de ce qu'il est. Il a décrit ce que son attitude inconsciente lui permettait de voir.

À peine produites, ces observations sont interprétées par ceux à qui on les raconte. Lorsque nous avons organisé à Toulon notre colloque sur la communication intra-utérine, les documents publiés étaient solidement défendables¹⁹.

Chacun avait pu entendre les sonorités intra-utérines et voir à l'échographie comment les bébés réagissaient à certaines composantes de la voix maternelle. Ces informations biophysiques, à peine perçues, s'intégraient dans l'inconscient des auditeurs pour éveiller des interprétations carrément opposées. Certains accoucheurs se sont vivement opposés à ce type d'exploration. « Bien sûr, nous disaient-ils, tout le monde peut voir les bébés nager, téter, accélérer leur cœur ou même sourire dans l'utérus quand la mère récite une comptine familière, mais ces réactions comportementales ne signifient pas que ces bébés ont entendu, car l'oreille externe ne fonctionne pas dans l'eau et la mémoire des fœtus est si brève qu'elle transforme cette information en stimula-

tion physique immédiate. » Les accoucheurs qui interprétaient ainsi les observations de communication intra-utérine étaient, pour la plupart, partisans des mères porteuses. Pour vendre un bébé dès sa naissance, pour le livrer à d'autres mains aimantes, il valait mieux penser qu'il n'y avait pas de lien entre la mère et l'enfant dans son ventre. L'absence d'attachement intra-utérin rendait la livraison plus facile.

Ce soir-là, l'organisateur m'a présenté une journaliste qui avait tout noté, tout enregistré sur son magnétophone et venait de téléphoner chez Stock-Pernoud, qui acceptait de publier les actes du colloque. « C'est extraordinaire, disait-elle, c'est merveilleux de savoir que le bébé dans l'utérus perçoit sa mère, la reconnaît et se familiarise avec elle. »

Au repas du soir, j'ai appris que cette journaliste militait dans un mouvement hostile à l'avortement et qu'elle espérait utiliser cette découverte pour faire à nouveau interdire l'interruption de grossesse.

La même observation scientifique avait alimenté deux représentations opposées : le fait qu'un fœtus sourie et suce son pouce quand sa mère parlait, avait fourni à certains la preuve qu'il s'agissait d'une réaction réflexe. Ceux qui désiraient croire que l'attachement ne se développait qu'à partir de la naissance se sentaient autorisés à enlever le bébé à la mère qui n'était que porteuse.

Alors que la même observation avait donné à d'autres auditeurs la preuve que le bébé, en répondant à sa mère dès le sixième mois, devenait une personne vivant dans son utérus.

L'objet observé, l'objet scientifique n'est jamais neutre fantasmatiquement. Dès qu'elles sont perçues, les choses prennent sens, dans la fulgurance de notre compréhension.

« Quand l'observateur semble, à ses propres yeux, occupé d'observer une pierre, en réalité cet observateur est en train d'observer les effets de la pierre sur lui-même²⁰. » Cette remarque vise à observer comment l'observateur observe et comment son inconscient organise ce qu'il perçoit.

Si l'on change l'observateur, si l'on change son cerveau, sa caméra, son histoire, son inconscient ou simplement son attitude intellectuelle, on va changer son observation et extorquer au réel d'autres faits surprenants. Konrad Lorenz, en partageant sa chambre à coucher avec une oie cendrée, Albert Einstein, en inventant une mathématique nouvelle à partir de la position de l'observateur, Monsieur Tout le Monde en Camargue en montant sur une chaise, ne perçoivent pas, ne comprennent pas la même chose.

Dès l'instant où l'on admet cette idée, on pourra voir et écouter nos observations d'un autre œil et d'une autre oreille. L'œil nous permettra l'observation directe et l'oreille nous offrira l'histoire.

Ces deux organes donnent accès à deux formes très différentes de la compréhension : l'historicité et la causalité.

J'observe une tique accrochée sur une branche basse : parmi toutes les informations qui composent son monde réel, aucune ne la stimule vraiment et la tique, engourdie, reste suspendue.

Un chien vient à passer avec sa peau grasse et ses glandes qui sécrètent beaucoup d'acide butyrique. Les organes récepteurs de la tique sont matériellement organisés de telle manière que la molécule d'acide butyrique excite son système nerveux et y entre comme une clé dans sa serrure. Rien ne stimule plus la tique qui, fortement excitée, s'éveille, ouvre ses pinces et tombe sur la peau du chien où elle passera quelques moments heureux. « L'acide butyrique est le signifiant biologique de la tique ²¹. »

Signifiant
biologique
et signifiant
verbal :
« On
t'a trouvé
dans une
poubelle ».

Je propose de tenter le même raisonnement pour l'homme psychologique. La phrase : « On t'a trouvé dans une poubelle », prononcée par certains parents, communique une série d'informations « toi / enfant trouvé / par nous parents / dans poubelle. »

Lorsque l'enfant entend cette phrase, il va l'interpréter et l'intégrer dans son histoire. Ce qui va donner en psychothérapie, quarante ans plus tard : « J'ai reçu cette phrase comme une secousse. Ça m'a terrorisée. Depuis cette phrase,

j'ai passé ma vie à craindre l'abandon et à faire en sorte qu'on ne puisse m'abandonner. Je me dévoue et me sacrifie tellement que celui que j'aime ne pourra jamais m'abandonner mais, moi, ... je n'arrive pas à vivre ma vie, tant cette phrase m'a empoisonnée * ». Pourtant, on ne peut pas dire que cette phrase est la cause du destin sacrificiel de cette femme de quarante-sept ans, car, quelques jours plus tard, j'entends une autre patiente : « On t'a trouvée dans une poubelle »... Instantanément cette phrase m'a libérée. Je n'étais donc pas la fille de ces parents-là. J'étais autorisée à les ignorer, à m'en détacher, à les envoyer promener, à mener ma vie * ».

Cette phrase ne peut devenir signifiante pour ces deux femmes que si elles ont des oreilles pour capter les sonorités, un cerveau pour transformer les sons en mots et une histoire pour donner sens à ces mots.

L'historicité de ces deux personnes est différente, parce qu'elles choisissent leurs événements réels en fonction du filtre de leur sensibilité. Les êtres vivants sélectionnent leurs informations pour composer à partir du réel une mémoire chimérique, en ce sens que tous les éléments y sont vrais alors que l'animal chimérique est inventé.

L'introspection, l'analyse rétrospective, la mémoire sincère ne peuvent nous rappeler que des biographies chimériques. Il faut renoncer à toute causalité par cette méthode. Une patiente dit : « Cette phrase ("on t'a trouvée dans une poubelle") m'a rendue malade d'angoisse. » L'autre dit : « Depuis cette phrase, je me suis sentie libérée de mes angoisses. »

Mais si l'on ajoute l'observation directe, on pourra voir comment le sens vient aux mots, comment une même phrase prend un sens différent, alors que la signification est la même : toi/trouvée/dans poubelle/par parents.

En effectuant des observations directes avec des enfants confiés quelques heures à la crèche, on fait surgir l'idée suivante : les enfants qui résistent le mieux à la séparation sont

* Ce signe répété au cours du livre réfère à des phrases recueillies et notées mot à mot lors de séances de psychothérapie.

ceux qui, avant cet événement, avaient tissé avec leur mère l'attachement le plus tranquilisant²².

Cette idée est défendable grâce à une série d'observations réalisées par plusieurs éthologues coordonnés autour d'un même thème. L'un décrit la micro-analyse des comportements d'enfants privés de mère (N.G. Blurton-Jones)²³, l'autre décrit les comportements de socialisation de ces enfants, tels que la sollicitation affective : s'approcher, sourire, incliner la tête, tendre la paume (Hubert Montagner²⁴). Un autre décrit l'imitation « qui n'est pas "une singerie", mais une induction au jeu et à l'échange » (Pierre Garrigues²⁵). Tous ces repères comportementaux permettent de rendre observable comment un enfant séparé de sa mère va se défendre contre l'abandon et se socialiser malgré tout.

Va-t-il solliciter l'affection ou augmenter ses activités centrées sur son propre corps ? ; va-t-il sourire ou éviter le regard ?

Il n'est pas difficile de tracer le profil comportemental de ces enfants et d'en suivre l'évolution. On constate alors que les petits « séparés précoces » (quelle que soit la cause de cette séparation) sont ceux qui résistent le moins au départ de leur mère : ils augmentent leurs activités autocentrées et diminuent les comportements de socialisation qui leur auraient permis de supporter ce départ²⁶.

A l'inverse, le retour de la personne d'attachement provoque des comportements très différents selon l'histoire directement observée de l'enfant. Une sorte « d'expérience naturelle » a été réalisée dans une institution canadienne où étaient gardés pendant la journée une trentaine d'enfants qui avaient été réellement abandonnés entre deux et six mois. Par la suite, ces enfants avaient été recueillis dans un foyer d'accueil où l'affection qu'il y recevaient avait rapidement réparé leurs troubles.

D'autres enfants, jamais abandonnés, étaient confiés par leurs parents à cette même garderie. L'inévitable départ de la personne d'attachement provoquait les comportements attendus, déjà décrits : les enfants bien familiarisés sucent moins leur pouce, se couchent moins sur le ventre. Ils solli-

citent plus les autres, sourient, vocalisent et grimpent sur les genoux des adultes²⁷.

Au retour de la personne d'attachement, on constate une très nette différence de réactions comportementales : les enfants « séparés précoces » manifestent une gestualité bien plus intense, plus de cris, de sourires et d'étreintes que les enfants familiarisés.

Donc un événement réellement survenu dans l'histoire précoce de ces enfants avait pu créer une aptitude relationnelle, répétable au gré des événements de l'existence.

Supposons que l'on associe cette observation directe à la phrase : « On t'a trouvée dans une poubelle », on peut alors expliquer le sens si différent donné à cette même phrase. En interrogeant les voisins, les familiers ou les témoins que l'on peut considérer comme des observateurs naïfs, on apprend que la dame qui avait été angoissée par la phrase avait connu, auparavant, une histoire faite de ruptures, séparations, ballottages de mains en mains, de foyers en foyers. Sa mère avait été hospitalisée deux mois après sa naissance, la grand-mère, fragile, avait dû se faire aider par de nombreuses gardiennes. Le père, instable, en changeant de métier avait entraîné de nombreux déménagements. Si bien que des événements tels que la crèche, les premiers jours d'école ou les colonies de vacances, réveillaient en elle des fantasmes d'abandon. La phrase, en survenant dans l'histoire chaotique de cette petite fille, servait de métaphore fondatrice à son destin d'abandonnée. Phrase-métaphore par son pouvoir condensateur d'émotion, mais non pas phrase-cause de son destin, comme la patiente le prétendait en racontant son histoire.

L'autre patiente, celle qui avait été libérée par la même phrase, avait connu une première enfance étouffée d'affection : « Ma mère était toujours sur moi... Je n'avais pas le temps de désirer que tout déjà était satisfait. Elle me gonflait. Elle était tellement toujours là que je ne voyais qu'elle et que je ne savais pas qui était moi. J'étais incluse dans son amour. Elle m'emmenait partout. C'est terrible. Je n'ai même jamais pu avoir les genoux couronnés... »

Cette petite fille gavée d'attentions, engourdie d'affection,

ne pourra devenir elle-même et se sentir une personne qu'en s'opposant à ceux qui l'aiment. La phrase prendra pour elle valeur de libération, d'autorisation à devenir elle-même, métaphore fondatrice de son destin de marginale, seul moyen qu'elle avait trouvé pour se personnaliser dans ce monde infantin anesthésié par la pléthore affective.

Cette introduction a pour ambition d'illustrer une seule idée : les observations qui vont suivre dans ce livre sont fausses. Mais comme elles ont été faites par des observateurs qui savent à quel point l'observation est une création, elles restent « révisionnables » : ce qu'on a vu reste à revoir.

Ceux qui disent : « C'est évident, il n'y a qu'à voir », vivent dans un monde impressionniste. Ils croient observer le monde, alors qu'ils n'observent que l'impression que le monde leur fait.

Nous allons essayer de dévoiler un bout d'attachement, ce lien qui imprègne une part si grande de notre vie quotidienne, que nous avons sous les yeux et ne savons pas voir.

NOTES

1. LAUNAY G. (1983), « Dynamique de population du goéland leucophaé sur les côtes méditerranéennes françaises », Parc national, Port-Cros.
2. EIBL-EIBESFELDT I. (1972), *Ethologie. Biologie du comportement*, Éditions Scientifiques, rééd. 1983, p. 120.
3. TINBERGEN N. (1975), *L'Univers du goéland argenté*, Elsevier, Bruxelles.
4. CYRULNIK B., *Communications pré-verbales chez les animaux*, Société Internationale d'Écologie, Bordeaux (1987), L'Harmattan (1989).
5. LEVI-STRAUSS C., *Les Structures élémentaires de la parenté*, PUF.
6. VIDAL J.-M. (1985), « Explications biologiques et anthropologiques de l'interdit de l'inceste », in *Inceste, Nouvelle Revue d'Ethnopsychiatrie*, La Pensée Sauvage.
7. SCHERRER P. (1985), « L'Inceste dans la famille », *ibid.*
8. CHANGEUX J.-P. (1983), *L'Homme neuronal*, Fayard.
9. FREUD S. (1877), Prix du bulletin de l'Académie des Sciences (Base de la théorie des neurones), Vienne.
10. FARRAN J. (1969), *Freud, Tchou*.
11. FRANKL V. (1973), *Un Psychiatre déporté témoigne*, éd. du Chalet.

12. SPITZ R. (1953), *La Première Année de la vie de l'enfant*, PUF.
13. WIDLÖCHER D. (1983), *Les Logiques de la dépression*, Fayard.
14. BOWLBY J. (1978), *L'Attachement*, PUF, t. 1.
15. LEBOVICI S. (1983), *La Mère, le nourrisson et le psychanalyste*, Le Centurion.
16. NISBETT A. (1979), *Konrad Lorenz*, Belfond.
17. LORENZ K. (1978), *L'Année de l'oiseau cendré*, Stock.
18. LANGANEY A. et ROESSLI D. (1988), « La Couleur de la peau désirée : mesure d'un fantasme », in *Le Visage : sens et contresens*, ESHEL.
19. PETIT J. et PASCAL P. (1985), Colloque éthologie et naissance (NEC), in SPPO (Société de Psychoprophylaxie obstétricale), n° 10, mai 1988.
20. RUSSEL B. (1969), *Signification et vérité*, Flammarion.
21. VON UEXKÜLL J. (1956), *Mondes animaux et monde humain*, Denoël.
22. Idée développée dans le chapitre : « Enfants-poubelles, enfants de prince ».
23. BLURTON-JONES N.G. (1972), *Ethological Studies of Child Behaviour*, Cambridge University Press.
24. MONTAGNER H. (1978), *L'Enfant et la communication*, Stock-Pernoud.
25. Collectif (1985), *Le Jeu, l'enfant*, ESF.
26. PETITCLERC L. et SAUCIER J.-F. (1985), in *Ethologie et développement de l'enfant*, Stock-Pernoud.
27. TIZARD B. (1975) *Early Childhood Education*, Windsor, N.F.E.R.